

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Coïon, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENT :

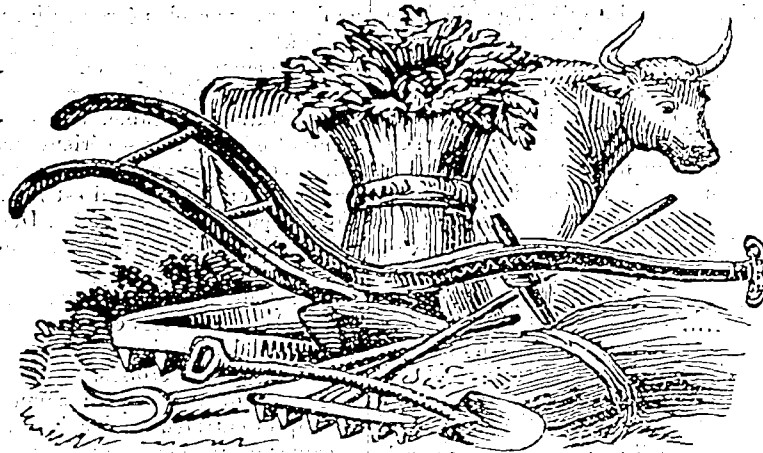
\$1.00, payée, invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1^{er} avril, 1^{er} juillet, 1^{er} octobre, ou 1^{er} janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Mais guerre est la dernière raison, des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

1^{re} insertion, 10 cts. la ligne
2^e " etc. 3 cts.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer, dans ce journal.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

Que chaque abonné nous fasse parvenir ce qu'il nous doit pour abonnement, et au 1^{er} avril nous serons en état de pouvoir augmenter la *Gazette des Campagnes* de QUATRE pages que nous consacrerons entièrement à la littérature, laissant les huit autres pages pour l'agriculture. Ainsi vous n'aurez pas à y perdre en payant immédiatement vos arrérages d'abonnement à la *Gazette des Campagnes*.

Comme nous avons besoin de faire l'achat de caractères d'imprimerie pour l'agrandissement de notre *Gazette*, nous espérons que nos abonnés s'empresseront de se rendre à notre demande.

CAUSERIE AGRICOLE

De l'espèce porcine

SON UTILITÉ

(A continuer.)

Dans notre dernière causerie, nous faisons connaître l'utilité du porc et les services qu'il rend dans l'alimentation de toutes les classes de la société. Il ne nous reste plus maintenant qu'à donner quelques chiffres qui prouvent tout le cas que l'on fait en Canada de la viande de porc, et ces chiffres nous les empruntons à l'excellent ouvrage publié par M. Stanislas Drapeau, intitulé : "Etudes sur les développements de la colonisation depuis dix ans (1851 à 1861)."

Dans l'appendice de cet ouvrage, nous voyons que lors du dernier recensement en 1861, le Bas-Canada à lui seul possédait 196,598 quarts de lard produits par la culture indigène et représentant la somme considérable de \$2,752,372, tandis qu'à la même époque, il ne s'y produisait que 67,054 quarts de viande de bœuf donnant la somme de \$536,432. Il se produisait donc alors en Bas-Canada 129,544 quarts de lard de plus que de bœuf, et la valeur du premier était de \$2,215,940 plus

élevée que celle du second. En outre, le même recensement constate la présence de 286,400 cochons vivants.

Si nous avons en main le futur recensement de 1871, il est hors de doute que les chiffres seraient beaucoup plus élevés. Car, depuis dix ans, les améliorations de la culture et de toutes les branches d'exploitations agricoles, pour n'avoir marché qu'avec beaucoup de lenteur, n'en ont pas moins été constantes et considérables. De plus, la population a augmenté et avec elle la consommation ; or, la viande de porc, comme par le passé, est encore aujourd'hui une nourriture saine, substantielle, économique, en un mot parfaitement en rapport avec la fortune et les besoins de notre nombreuse classe de travailleurs. Les bons morceaux sont toujours les bons morceaux, et la classe des gourmets, qui n'a pas diminué, tant s'en faut, nous pouvons le dire sans le secours du recensement, en fait un usage au moins aussi grand aujourd'hui qu'il y a dix ans.

C'est toujours avec plaisir que nous examinons les sources de la richesse du petit peuple canadien, et nous sommes heureux, lorsque nous pouvons, comme en ce moment, reconnaître les heureux résultats de notre culture, résultats qui ne sont pas encore ce qu'ils devraient être, mais qui le deviendront avec le temps nous en avons la confiance. L'élan est donné, l'action est même commencée et bientôt les améliorations seront sensibles. Le plus difficile c'est de partir, mais une fois ce premier pas fait tout progresse et le but est rapidement atteint.

Nous avons déjà dit que le porc convient à toutes les situations agricoles quelque arriérées qu'elles soient, et qu'on le voit élevé, entretenu et engraisé avec profit partout où il y a des bras pour cultiver la terre. En effet les races de porc sont tellement nombreuses, leur état d'amélioration et de rusticité est tellement différent, qu'on en rencontre toujours quelques uns presque sous tous les climats.

Diverses causes ont produit cette diversité de races ; mais les plus communes sont le climat, le genre de culture et les nombreux croisements qui ont été pratiqués surtout depuis que l'on a compris que l'amélioration du porc aurait l'avantage de rendre son exploitation plus lucrative. Ainsi on rencontre

J. B. Lambert

de nombreuses races qui ont presque tous les caractères du *sanglier commun* que l'on pourrait appeler le *cochon sauvage*. Ses membres sont longs, son corps est plat, sa tête forte et puissante. C'est le porc le plus rustique que l'on connaisse, le moins civilisé si l'on peut s'exprimer ainsi. Il est parfaitement constitué pour le parcours de grandes distances, mais il engraisse difficilement. Entretenu dans les contrées pauvres et mal cultivées, il se contente très-bien du régime de misère auquel on le soumet. Il naît, s'élève et s'entretient jusqu'à l'âge d'adulte, sans que son propriétaire en prenne aucuns soins; pendant tout ce temps ses dépenses sont à peu près nulles. Sa voracité lui fait trouver bonne toute nourriture, quelque dure et coriace qu'elle soit, pourvu qu'il puisse la digérer, il a à sa disposition les bois, les champs et les chemins. Le moment de l'engraissement arrivé on lui donne une nourriture abondante et riche, et au bout de quatre à cinq mois il produit une viande dont le prix de revient n'est pas encore trop élevé.

Ce porc rustique est le seul convenable aux localités pauvres dont nous venons de parler, toute autre race plus améliorée pourrait à peine y vivre. Elle s'y détériorerait en très-peu de temps et deviendrait même inférieure au premier. Bien plus, si ce porc rustique était transporté dans un pays riche et bien cultivé, il perdrait ses avantages les plus marqués; sa viande reviendrait beaucoup plus chère que dans les pays pauvres; car lorsque le sol est bien cultivé, sa valeur est tellement grande qu'on n'en perd aucune parcelle, et il n'en reste pas pour le parcours du porc. On est donc forcé de l'entretenir à la porcherie avec les produits récoltés qui ont toujours une grande valeur. Mais le porc rustique, mal conformé, mal constitué, ne sait pas utiliser cette riche alimentation, et son exploitation devient ruineuse. Cependant il est bon de remarquer que par le fait même de la bonne culture, de l'alimentation abondante et du peu d'exercice qu'on lui laisse prendre, le porc le plus rustique s'améliore de lui-même sans aucun secours extérieur. Cette transformation est sans doute longue; mais elle est constante jusqu'à ce que l'animal soit arrivé au niveau de la culture. Avant que l'animal ait atteint ce degré d'amélioration nécessaire, son exploitation ne peut être lucrative dans une ferme où la culture est avancée. Aussi cherche-t-on sans cesse à le remplacer par des races plus perfectionnées, moins rustiques mais plus avantageuses. Quelquefois on atteint ce but par des croisements, et d'autres fois par la substitution pure et simple d'une race améliorée à la race rustique.

On a recours aux croisements lorsque le porc indigène n'a pas une trop mauvaise conformation et qu'on a l'espérance de le transformer complètement en trois ou quatre générations. En agissant ainsi, on a l'avantage de conserver aux nouveaux sujets un peu de la rusticité de la race indigène, et les déboursés nécessaires pour effectuer l'amélioration ne sont pas aussi considérables. Lorsque, au contraire, la conformation de la race commune est trop défectueuse, on a plus tôt fini de la remplacer entièrement par une race étrangère perfectionnée, les dépenses paraissent d'abord plus fortes; mais réellement le profit net est plus élevé que s'il avait fallu effectuer la transformation par le croisement.

Pour réussir dans un croisement comme dans une substitution de race, il faut faire un bon choix de la race amélioratrice. On doit, par exemple, examiner le climat de la localité où elle a été formée, l'alimentation qu'elle reçoit, le mode d'entretien et la perfection de ses formes. Si la température de cette localité offre de trop grandes différences avec celle du pays où l'on veut introduire la race, celle-ci souffrira et ne pourra produire autant. Cet état de souffrance amènera presque infailliblement une diminution de la taille, altérera même

sa conformation et l'engraissement ne se fera pas avec autant de facilité. Les mêmes inconvénients auront lieu si l'on ne peut la soumettre à un régime analogue à celui qu'elle reçoit dans son pays natal. Quant à la perfection des formes, il va sans dire qu'elle doit être la plus avancée possible, car d'elle dépendra en grande partie la rapidité de l'amélioration de la race commune. La fixité, la constance, c'est-à-dire la faculté de transmettre à ses descendants ses qualités et ses caractères, ne doit pas non plus être négligée. Plus cette qualité sera possédée à un degré élevé par le type améliorateur, plus le perfectionnement sera rapide.

En Canada, l'espèce porcine est en général loin d'avoir subi l'amélioration désirable, elle est encore très-défectueuse; cependant elle est très-supérieure aux races entretenues dans certaines contrées pauvres. Son amélioration est très-rapide au moyen du croisement qui est le mode le plus généralement employé depuis quelques années. Dès la première génération, c'est-à-dire dès le premier croisement, l'apparence générale et les caractères des sujets subissent une transformation notable, pourvu toutefois que l'alimentation réponde aux besoins nouveaux des métis. Les cultivateurs ordinaires remarquent même que l'exploitation de ces derniers est plus lucrative que celle des animaux non croisés.

Cependant pour le porc, comme pour toutes les espèces domestiques entretenues dans une culture, il est bon de faire remarquer qu'ils n'ont de valeur que comme individus; comme race ils sont nuls, tellement que si on emploie les métis comme reproducteurs, ils transmettent rarement à leurs descendants les qualités qu'ils ont acquises. Ils ne possèdent pas encore la fixité, la constance sans laquelle une race ne peut exister. Pour obtenir ce précieux résultat, il faut plusieurs années de soins soutenus, soit en continuant l'usage du croisement, soit en ayant recours à la sélection et en unissant ensemble tous les métis qui possèdent au plus haut degré les qualités que l'on veut fixer. Par l'un ou l'autre de ces moyens, les métis deviendront race et pourront ainsi à leur tour servir au perfectionnement de la race commune. Mais ce n'est pas le premier individu venu qui puisse mener cette entreprise à bien. Il faut, pour réussir ici, un esprit d'observation peu commun et une dose de persévérance que l'on ne rencontre que chez quelques rares agriculteurs.

Afin de faciliter le choix d'un type améliorateur, nous allons donner, dans quelques causeries, la description de races perfectionnées connues, ainsi que leur mode de formation, le régime auquel elles sont soumises, et en même temps nous examinerons les avantages qu'elles pourraient rapporter aux cultivateurs canadiens, dans un croisement avec notre race commune de porcs. L'Angleterre nous fournira encore beaucoup de sujets, car elle possède des races nombreuses et très-parfaites, les importations qui se font depuis plusieurs années nous le prouveraient, lors même que nous n'aurions pas sous la main d'excellents ouvrages qui font des races anglaises un éloge bien mérité.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

L'homme, de même que l'ange, se trouvant nécessairement placé dans l'ordre purement naturel par le fait de sa création, n'a cependant jamais eu de fin naturelle. Par une bonté inflexible et toute gratuite de sa part, Dieu l'a placé dans l'ordre surnaturel, c'est-à-dire l'a destiné à le voir intuitivement, puis à l'aimer, à le posséder et à en jouir d'après un mode décou-

qu'est-ce que voir Dieu intuitivement? C'est là une question à résoudre puisque la vision intuitive de notre fin dernière. Voir Dieu intuitivement, ce n'est pas le voir de la même manière que nous voyons les créatures, un homme, par exemple; car cette vision n'a pas d'objet, elle n'est que la vision de Dieu. Lorsque nous voyons un objet quelconque, cette vue ne nous donne rien de commun avec lui; elle n'atteint pas directement son essence qui est toujours en dehors de nous. Ce n'est pas le voir non plus cette vue intellectuelle qui résulte de l'inspection des choses, que sa toute-puissance a tirées du néant; qui contemple le créateur, un premier moteur, un être libre et souverain dans les objets créés.

voir Dieu intuitivement, c'est le voir sans intermédiaire, face à face, tel qu'il est dans la substance divine; c'est contempler directement et en elle-même la divine essence; c'est le connaître comme il se connaît, selon un mode essentiellement divin. Or, la vue de Dieu a de sa propre essence étant nécessairement l'homme, appelé à participer à cette vision, participera à son attribut vraiment divin. Et en effet, saint Thomas, dans l'École, affirme que non-seulement l'intellect de l'âme béatifiée voit l'essence divine, mais que de plus l'essence est ce par quoi cette vision s'opère.

d'ailleurs ce que nous enseignent les Livres sacrés. Le Seigneur, parlant de la béatitude des élus, décrit ainsi la vision intuitive: *In lumine tuo videbimus lumen*, nous verrons la lumière dans la lumière. Mais que signifie cette manière de parler? quelle est la lumière dont parle ici l'auteur inspiré? la lumière, c'est Dieu, c'est le Verbe, car saint Jean dit: *Deus lux est*, et que le Verbe est la lumière véritable, *erat lux vera*. De plus, le saint concile de Trente voulant exprimer la consubstantialité du Verbe, sa divinité, appelle Jésus-Christ fils unique de Dieu, lumière de lumière, *lumen de lumine*. Donc, voir la lumière dans la lumière, c'est voir Dieu dans le Verbe, qui est sa lumière; c'est le voir tel qu'il se voit lui-même, avec son œil divin, de cette vision intuitive qui lui est essentiellement propre.

Il n'est pas besoin d'une autre autorité pour corroborer cette vérité, nous citerons encore les paroles de l'apôtre saint Paul aux Corinthiens: " Nous ne voyons Dieu maintenant, dit-il, comme en un miroir et en des énigmes; mais alors nous le verrons face à face; maintenant, je ne le connais qu'imparfaitement, mais alors je le connaîtrai comme il me connaît moi-même." D'après ce texte, il est évident que le grand apôtre établit un parallèle entre les deux manières de voir Dieu, la vision naturelle et la vision surnaturelle. Il affirme qu'au sein des élus nous connaissons Dieu comme Dieu nous connaît. Dieu nous connaît dans notre substance même; il nous connaît dans les prototypes divins qui nous ont créés; et cette manière de connaître est la plus parfaite. Il suit donc de là que la connaissance que nous aurons de Dieu, après les jours de l'épreuve, sera une participation à la connaissance même qu'il a de lui-même; nous le verrons tel qu'il est, c'est-à-dire dans le Verbe, et, quoique se voir dans le Verbe soit une propriété incommunicable de Dieu à la nature humaine, nous participerons cependant à cette connaissance essentiellement divine.

Il n'est pas ici une observation importante à faire. Bien que Dieu soit l'objet de notre béatitude future, et que par la vision intuitive nous devions voir son essence, ses attributs, la substance des personnes, ses idées et en elles toutes les choses de l'ordre naturel, et de l'ordre surnaturel, dont nous aurons une science parfaite, cependant, ainsi que la foi catholique

et la raison qu'elle éclaire nous l'enseignent expressément, nous ne comprendrons pas Dieu tout entier, c'est-à-dire dans toute la mesure où il est intelligible; car notre intelligence, quoique fortifiée d'une manière ineffable pour entrer en rapport direct avec la substance divine, ne sera toujours que finie et incapable par conséquent de comprendre Dieu tout entier, qui est l'infini par nature.

Comme l'amour naît de la connaissance et la suit, en voyant Dieu dans son Verbe et par son Verbe nous l'aimerons nécessairement en son Saint-Esprit et par son Saint-Esprit, qui est l'amour substantiel du Père et du Fils. Mais voir Dieu dans son Verbe et l'aimer dans son Saint-Esprit est un mode de connaître Dieu et de l'aimer qui surpasse toutes les exigences de la nature; n'importe quelle créature créée ou créable; c'est faire des opérations exclusivement propres à Dieu, opérations divines qui constituent l'adorable mystère de la sainte Trinité, en qui se résume la vie intime et la béatitude infinie de Dieu. D'où il résulte que le mystère de la sainte Trinité est la base de l'ordre surnaturel, la vérité fondamentale de la vraie religion, le point culminant de la révélation chrétienne, comme le dogme de l'existence d'un Dieu rémunérateur des bons et punisseur des méchants, est la base de la religion naturelle.

En résumé, l'union de l'âme avec Dieu par la vision béatifique, n'admettra pas d'intermédiaire; la substance divine elle-même pénétrera l'âme tout entière et ne fera plus, pour ainsi dire, qu'une même chose avec elle, de sorte que l'essence divine sera à la fois l'objet de la vision, le rayon visuel, la représentation ou image imprimée à notre entendement. De même que le feu pénètre le fer, lui communique ses propriétés, et qu'alors le fer, sans rien perdre de ce qui le constitue comme tel, éclaire, échauffe, brille et brûle comme le feu, de même aussi la substance divine pénétrera notre âme tout entière et la déifiera, de façon qu'elle verra Dieu d'une vue divine, l'aimera d'un amour divin, sans être cependant absorbée par cette transformation, sans perdre par cette union quoique ce soit de sa nature, de son individualité, de sa personnalité.

Si, comme il vient d'être dit et démontré, notre fin dernière consiste à faire des opérations essentiellement divines, il est absolument nécessaire que Dieu élève, divinise notre être; autrement nous serions dans la plus complète impossibilité d'arriver à notre fin. Destinés à voir l'essence divine en elle-même et à l'aimer en conséquence de cette vision, nous avons besoin d'une faculté de voir de même nature que cette essence, c'est-à-dire d'une faculté divine, car pour voir l'essence d'un être il faut avoir une puissance, une faculté de voir de même nature que l'essence de cet être. Or, ce qui élève, surnaturalise, divinise notre être; ce qui le rend apte à faire des actes divins, c'est la grâce qu'on appelle *sanctifiante* ou *habituelle*. Cette grâce consiste en une forme divine inhérente à l'âme, permanente de sa nature, et imprimée à l'âme par l'application immédiate de la substance de Dieu. Considérée dans son principe, la grâce sanctifiante est donc infinie, d'un surnaturel absolu, essentiel, puisque c'est la substance de Dieu même se communiquant à l'âme; mais, en tant qu'elle nous est communiquée, elle est finie, créée d'un surnaturel accidentel, parce qu'une créature, si parfaite qu'elle soit ou qu'on la suppose, est incapable d'un don incréé et infini.

Par la grâce sanctifiante nous sommes véritablement divinisés, c'est-à-dire que notre âme prend une toute autre manière d'être que celle qu'elle avait par nature, une forme divine, devient un être divin selon cette parole de l'apôtre saint Pierre: *efficiamini divine consortes natura*, vous êtes devenus participants de la nature divine, et cette autre du psalmiste: *Ego dixi: Dei estis et filii Excelsi omnes*, vous êtes des Dieux et les fils du Très-Haut.

De l'âme ainsi surnaturalisée jaillissent, comme une divine efflorescence, des facultés aussi surnaturalisées qui impriment aux actes de l'homme le même surnaturel que celui qu'elles ont. La grâce sanctifiante ordonne l'intelligence et la volonté par rapport à Dieu par la foi, l'espérance et la charité surnaturelles, et par rapport aux créatures par les vertus cardinales, qu'elle surnaturalise aussi. L'Esprit-Saint avec ses sept dons est le principe d'activité surnaturelle qui pousse nos facultés à produire des actes surnaturels au moyen desquels nous parviendrons à la vue claire de Dieu et à sa possession immédiate.

Ainsi donc, l'ordre surnaturel comprend comme fin, la vision intuitive de Dieu, laquelle suppose en même temps qu'elle produit entre la créature et le créateur l'union la plus étroite qui se puisse concevoir après l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine; comme nature, mise en rapport avec cette fin, l'âme de l'homme divinisée par la grâce sanctifiante; et comme moyens, reliant entre elles la nature et la fin, tous les actes que doivent produire l'intelligence et la volonté surnaturalisées pour arriver à la vision béatifique, toutes les vérités qui doivent éclairer l'intelligence, tous les préceptes et les conseils qui doivent diriger la volonté, tous les secours qui doivent aider cette dernière, la soutenir, la rendre capable d'agir.

Ces principes fondamentaux, étant posés, nous verrons quelles sont les conséquences qui en résultent.

Dans un rescrit portant la date du 17 décembre 1870 et adressé à NN. SS. les Evêques de Montréal, de St. Hyacinthe, des Trois-Rivières, de Rimouski, de King-ton, aux prêtres du diocèse de Québec et de Toronto, Notre Saint Père le Pape Pie IX félicite ces prélats et ces prêtres de leur adhésion à tout ce qu'a défini le Concile du Vatican, surtout par rapport à ce qui concerne l'infalibilité pontificale; il les remercie ensuite des grandes preuves d'attachement qu'ils lui donnent en ces temps malheureux où les impies sont conjurés contre le Siège apostolique, puis il dit enfin qu'il voit avec bonheur leur amour pour la religion et leur zèle ardent pour la cause de Dieu et de la justice.

Nous lisons dans une circulaire adressée par MM. les Administrateurs aux prêtres de ce diocèse :

" Dieu dans ses desseins inscrutables, veut que nous tenions toujours nos mains suppliées élevées vers le trône de sa miséricorde. C'est maintenant la France qui réclame nos prières, la France, dont les malheurs doivent nous affliger à plus d'un titre. En effet, cette nation qui exerce une si grande influence sur les destinées de l'Europe, et qui semblait pouvoir lui dicter la loi, est tombée dans le dernier degré de l'humiliation, par suite de la guerre désastreuse qu'elle a soutenue contre la Prusse, et il est à craindre que son état ne s'aggrave encore par l'anarchie qui menace ses habitants. Nous ne devons pas oublier que la France, malgré les nombreuses erreurs qu'elle expie aujourd'hui si cruellement, est la fille aînée de l'Eglise, qu'elle n'a pas laissé de se montrer telle à toutes les époques, et plus particulièrement dans ces dernières années, où son drapeau protégeait contre la révolution la personne sacrée du Souverain Pontife; que c'est à elle surtout qu'a été donné la glorieuse prérogative d'envoyer des missionnaires et des religieuses dans toutes les parties de l'univers, chez les nations les plus barbares et les plus sauvages, pour y porter la bonne nouvelle du salut; que c'est dans son sein que s'est formée et que s'est affermie l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi, cette puissante auxiliaire de la religion, sans laquelle tant de bien serait paralysé. Prions le Seigneur, nous surtout dont les ancêtres étaient des enfants de la France, pour obtenir que notre ancienne patrie ne tarde pas à jouir des avantages de la paix, et à recouvrer cette bienfaisante influence qu'elle exerceait

pour le plus grand bien de l'Eglise....."

Bismark et Thiers se sont entendus sur les préliminaires de la paix. Voici les conditions qui devront être soumises à la session de l'assemblée nationale :

- 1o. Cession de l'Alsace et de la Lorraine y compris Metz et Nancy; Belfort doit être remis à la France.
- 2o. Paiement d'une indemnité de guerre de \$180,000,000.
- 3o. Une partie du territoire français avec quelques villes fortifiées, comme Sedan, resteront au pouvoir de l'Allemagne jusqu'à ce que les conditions du traité soient remplies.
- 4o. Une partie de l'armée allemande — 30,000 soldats — entrera dans Paris et se rendra à la Place de la Concorde.

La tourbe employée comme engrais

Il est reconnu par la science et par la pratique que la tourbe employée sous certaines combinaisons donne d'assez bons résultats. M. Chevallier s'est livré à quelques expériences qui viennent confirmer les opinions déjà émises à ce sujet. Voici comment s'exprime cet agriculteur :

1o. Nous avons pris de la tourbe, nous l'avons fait sécher, nous l'avons divisée, puis nous l'avons répandue sur la terre labourée destinée à la culture du blé.

Une portion de la même terre, et qui touchait celle où la tourbe avait été introduite, avait été préparée de la même manière et semée au même moment et avec la même semence.

La manière dont se conduisirent ces deux cultures démontra que l'introduction de la tourbe avait été favorable à la végétation. En effet, le blé qui se trouvait dans le terrain dans lequel on en avait ajouté s'était mieux développé; ses feuilles étaient plus vertes, sa taille plus élevée, ses épis plus pleins et le grain était plus pesant.

Des circonstances particulières firent qu'on ne put établir la différence des quantités que fournissaient un certain nombre de gerbes recueillies: 1o. sur le terrain amendé par la tourbe; 2o. sur le terrain qui n'avait pas été additionné de tourbe.

2o. Nous avons disposé dans une étable une couche de tourbe de 7 à 8 pouces de hauteur, et nous avons fait servir cette étable pour y abriter soixante moutons pendant le moment des pluies, puis pendant la nuit.

Le séjour des animaux dans cette étable a été de six mois. Après ce laps de temps, la tourbe qui avait été imprégnée des urines, des excréments des moutons, fut employée comme fumier et en même quantité que du fumier de ferme, sur de la terre de même nature.

Les constatations faites pendant la végétation firent connaître que la tourbe, ainsi préparée, avait eu un avantage considérable sur du bon fumier qui avait été employé en même quantité que la tourbe animalisée.

3o. De la tourbe fut immergée du jus de fumier, et laissée en contact pendant quelques mois avec ce jus; puis elle fut enlevée et employée dans la culture, comparativement avec du bon fumier de ferme. Cette tourbe donna lieu à des produits qui rivalisaient avec ceux qui avaient été obtenus à l'aide du fumier employé en portion égale.

Les opérations étaient faites dans la même pièce de terre. 4o. De la tourbe fut brûlée, et les cendres de cette tourbe furent employées sur des prairies; des résultats avantageux furent constatés. Des expériences furent faites comparativement avec des cendres de tourbe, des cendres de bois, des cendres de tanne, avec des charrées. Les résultats obtenus ne donnèrent pas d'avantages marqués à l'emploi des cendres de tourbe.

Une couche de tourbe de 13 pouces fut arrosée de lait de chaux à l'aide d'un arrosoir; elle fut ensuite recouverte d'une seconde couche de 13 pouces de tourbe, qui fut à son tour ar-

rosée avec du lait de chaux, puis recouverte d'une troisième couche, qui fut arrosée comme les précédentes; le tout fut laissé en tas pendant plusieurs mois, puis employé comme engrais.

L'emploi de cet engrais parut être efficace. Nous nous proposons : 1o. de répéter cet emploi, que nous regardons comme très-utile; 2o. de mêler des tourbes avec des boues recueillies dans les fossés afin de constater le parti qu'on pourra tirer de ce mélange. — *Journal des Cultivateurs.*

Conseils aux cultivateurs

(Suite.)

En recommandant aux habitants des campagnes d'interroger un peu plus, touchant leurs bestiaux, les enseignements de la science, recommandons leur bien pourtant de ne les pas suivre trop exclusivement; incomplète sur bien des points encore, malgré tant de services rendus à l'agriculture, la science s'est quelquefois trompée.

Ainsi, quelques-uns disaient: pourvu que l'animal mange une nourriture chimiquement convenable, tout va bien. — Non, tout ne va pas bien: les animaux que nous croyons grossiers en leur sens de goût, l'ont, au contraire, comme l'odorat, beaucoup plus fin que nous. Il est telle substance, bonne en soi et bienfaisante, à laquelle pour rien au monde, vous ne les feriez goûter. Qui ne connaît la délicatesse des chevaux à l'endroit de l'abreuvoir? Mais voulez-vous avoir l'idée parfaite du plus fin gourmet, voyez dans un verger dom. Pourcau déguster les pommes; vous reconnaîtrez qu'il a un vrai palais d'amateur et que nul mieux que lui ne sait s'en servir avec délicatesse.

L'éleveur doit donc, en beaucoup de cas, tenir compte de l'instinct de ses bêtes. Il est toujours bon et profitable de leur faire la vie heureuse. Des bêtes tristes et ennuyées profitent mal. Comme la nôtre, leur santé dépend beaucoup de leur gaieté; et la santé c'est, chez votre bœuf, une chair plus abondante et plus ferme; c'est chez la vache, du lait et du beurre de meilleure qualité; c'est chez le cheval, plus de vigueur. Les mauvais traitements, au contraire, le fouet, les carcans, les entraves sont toujours des causes de dépérissement.

On voit que nous ne perdons pas de vue le vrai but de l'éleveur qui n'est autre que de fabriquer de la chair, de la graisse et du beurre.

Malheureusement le paysan n'est pas même initié aux lois les mieux connues de la vie végétale: il ignore que les feuilles sont un organe essentiel de la végétation; que, par elles, la plante respire et puise dans les gaz atmosphériques une partie de sa nourriture. Un bonhomme, dans son jardin, cultivait des citrouilles; il jugea que leurs feuilles, beaucoup trop larges, étaient un vain luxe, les coupa et ne récolta rien.

Le pauvre homme ignorait que, par des milliers de bouches, ces vastes organes eussent absorbé chaque jour, à son profit, deux livres de pulpe alimentaire.

Les paysans ne savent rien, le croiriez-vous? de la fécondation dans les végétaux. Ils voient leurs seigles secouer au soleil une belle poussière jaune, mais ils ne soupçonnent même pas qu'en cette poussière est l'espoir de la récolte future.

Ils ignorent que la pluie n'est désastreuse au temps de la floraison que parce qu'elle mouille cette poussière précieuse et l'empêche de se rendre, en légers nuages, des anthères aux pistils.

Ils ignorent l'art (si bien connu des horticulteurs) de créer des hybrides; ils ignorent même qu'il y a des hybrides féconds et que l'homme peut, presque à son gré, modifier la flore et la faune qui l'entourent.

La plupart en sont encore à entendre parler de la greffe herbacée, qui doit être en agriculture le point de départ de tant de perfectionnements, disons mieux, de tant de créations nouvelles.

Ils ne connaissent et ne pratiquent l'usage des irrigations que dans les prés, et encore les pratiquent-ils fort mal et. l'on ferait sourire la plupart d'entre eux si l'on parlait d'irriguer les champs et même les forêts. Qu'ils sachent que la nature entière leur crie: A boire! et que tant de fleuves, tant de rivières disséminés sur la surface du globe ne demandent qu'à désaltérer tout ce qui a

vie. Quelques fleuves, dit-on, charrient de l'or, tous les charrieraient par millions, si nous avions soin de les faire arriver convenablement distribués aux ouvriers qui sauraient l'en extraire, c'est-à-dire aux végétaux. L'eau de rivière ne contient pas seulement l'hydrogène et l'oxygène, qui jouent un si grand rôle dans l'organisation végétale; elle contient, en outre, une quantité considérable, toujours renouvelée de débris d'animaux et de végétaux microscopiques qui forment peut-être, le plus excellent des engrais. Des eaux peu éloignées de leur source entretiennent aussi dans le sol qu'elles arrosent une chaleur constante.

En attendant rappelons à nos cultivateurs (la plupart si indifférents encore et si inexpérimentés sur ce point) que toute la théorie des irrigations se réduit à ceci: Enlever de partout les eaux stagnantes et multiplier les eaux courantes. De braves gens à qui je disais: "Arrosez vos prairies!" souvent m'ont répondu: "Ah! monsieur, elles ne sont que trop fraîches!" c'est justement pour cela qu'il faut les arroser; elles sont humides en ce moment, d'une humidité stagnante, faites y circuler partout une eau vive, et vous aurez, au lieu d'un marais plein de joncs et de mousses, une herbe abondante et saine. Pour cela disposez vos prairies en larges ados, du sommet desquels une rigole déversera partout une eau qui, nulle part ne pourra stationner. Manquez-vous de vanes d'irrigation, ou bien la disposition du sol ne vous permet-elle pas d'élever le niveau de la rivière assez haut pour atteindre tous les points de votre prairie? faites alors ce que se pratique en quelques contrées. Placez dans la rivière une vieille roue de voiture d'un rayon un peu grand, armez cette roue de quelques palettes en planches et de quelques godets; l'eau en passant fera tourner votre roue, dont les godets iront, à la partie supérieure se déverser dans une gouttière; vous aurez ainsi élevé l'eau d'une hauteur égale au diamètre de la roue et l'eau pourra alors atteindre tous les points que l'on veut arroser. Il n'y a pas de paysan qui ne puisse, de ses propres mains, et sans frais, construire cette machine un peu primitive peut-être, au point de vue de l'art, mais fort lucrative pour ceux qui sauront l'employer.

(A continuer.)

Travaux du mois de mars

Chevaux.—Les chevaux sont traités comme en janvier et en février. Le foin et l'avoine forment la base de leur alimentation; ce dernier aliment est donné en plus ou moins grande quantité, suivant la fréquence des charroyages. Remarquons bien que l'hiver est pour les animaux de traits un temps de repos, mais non pas d'oisiveté. Le repos leur est nécessaire pour les préparer aux durs travaux du printemps, cependant, il leur faut un exercice suffisant et les charroyages sont là pour rendre cet exercice profitable.

Bœufs à l'engrais.—A mesure que l'engraissement tire vers sa fin, on améliore la nourriture: on diminue la ration de foin, on supprime la paille, on continue à donner la même ration de racines et on augmente la ration de grains et de pain-de-lin. Si l'on donne ces deux dernières substances cuites ou délayées dans l'eau, on fait la bouette plus épaisse.

Vaches laitières.—C'est dans ce mois-ci que commence sérieusement le vêlage. C'est aussi l'époque la plus naturelle pour la venue des veaux; néanmoins, dans les grandes exploitations, il est très-recommandable de répartir le vêlage sur toute l'année; afin d'avoir des veaux et des vaches fraîches râtes dans les temps où le lait et les jeunes animaux de boucherie sont rares et chers. Avant et surtout après le vêlage, les vaches doivent être nourries copieusement; dans les cultures bien dirigées, on leur donne de bon foin; mais cette nourriture n'est pas parfaitement appropriée aux nouveaux besoins des vaches et, sous ce rapport, rien ne nous paraît préférable aux soupes.

Les soupes sont des fourrages quelconques, hachés et bouillis, ou simplement trempés dans l'eau bouillante pour les ramollir. Les fourrages les plus généralement employés sont les balles de grain, la paille et le foin hachés, auxquels on ajoute des patates, des carottes ou des betteraves cuites, du pain-de-lin, du grain moulu, du son, etc. En agissant ainsi, les aliments secs deviennent plus assimilables et par conséquent plus nutritifs.

Cette nourriture ne doit être donnée que tiède et ne devra pas

former plus des deux tiers de l'alimentation, l'autre tiers devant consister en paille et en foin sec.

On n'élève guère que les veaux qui naissent en Mars et la meilleure manière de les élever est de les faire boire au seau.— J. D. S.

Petite chronique

— Le Dr. Geo. Leclère, secrétaire du Conseil d'Agriculture pour la province de Québec, vient d'adresser aux secrétaires-trésoriers de chaque société d'agriculture une circulaire contenant une lettre de M. Magnin, président d'une des nombreuses sociétés d'agriculture de France, demandant aux cultivateurs canadiens une aide pécuniaire pour relever l'agriculture des Départements qui ont été ravagés par la guerre.

Fausse monnaie.—Des pièces de 50 cts. ont été mises en circulation à Toronto.

Des billets de un dollar de la Province sont assez bien contrefaits en billets de deux piastres. Avis à ceux qui recevront des billets de dix chelins.

Pour connaître l'altération, il suffit de regarder le dos du billet à la lumière. Il y en a un assez bon nombre en circulation à Québec.

— Les amis de la colonisation ont dû apprendre avec plaisir la formation de plusieurs sociétés à Montréal pour promouvoir cette belle cause. Les citoyens qui ont travaillé à la formation de ces sociétés de colonisation ont bien mérité du pays, et nous savons qu'ils vont s'efforcer de donner un effet pratique à une tâche qui leur fait vraiment honneur. Les sociétés sont au nombre de trois, il y en a une dans chacune des trois divisions électorales de la ville de Montréal.—*Minerve.*

— Nous lisons ce qui suit dans le rapport de la société d'agriculture du comté de Témiscouata, que les Directeurs de cette société ont fait publier dans le journal agricole le plus voisin de leur comté, la *Semaine Agricole*.

« Les Directeurs croient devoir témoigner leurs regrets de ce que son Excellence le Lieutenant Gouverneur, n'ait pas été avisé de nommer quelque personne de ce Comté, comme membre du Conseil d'Agriculture, ce qui n'aurait été que justice, vu que ce Comté, malgré ses demandes, n'a pas eu l'avantage d'être représenté dans l'ancienne Chambre. »

« Une cause qui a beaucoup retardé le progrès de l'agriculture dans ce comté, c'est le manque d'instruments améliorés; mais depuis quelques années, grâce aux sacrifices faits par M. Chs. Bertrand, écrivain marchand de l'Isle-Verte, les instruments améliorés se multiplient rapidement, car ce M. a établi, dans la paroisse de l'Isle-Verte une manufacture d'instruments aratoires qui, par leur beauté, leur perfection, ne laissent rien à désirer et qui sont à la portée de tous les cultivateurs par leur prix modique. On travaille, dans cet établissement, le fer comme le bois. »

Il serait avantageux à M. Bertrand d'annoncer dans les journaux agricoles la vente de ses instruments d'agriculture; il rendrait par là un grand service aux cultivateurs, et les empêcherait d'acheter aux Etats-Unis ou à Ontario ce qu'ils pourraient facilement se procurer à l'Isle-Verte.

— M. Gillespie, cultivateur expérimenté, demeurant sur le chemin de la Petite Rivière, près de Québec, a découvert un moyen qu'il emploie depuis trois ans avec succès, pour empêcher les patates de pourrir. Ce moyen est de la terre qu'il fait brûler d'une certaine manière, qu'il promet d'expliquer prochainement dans le *Morning Chronicle* de Québec. M. Gillespie donnera toutes les explications nécessaires à ce sujet à ceux qui voudront personnellement les lui demander. Nous nous empresserons de donner à nos lecteurs la traduction de ce qui sera publié dans le *Chronicle* par M. Gillespie.

RECETTES

Bouturage à l'aide de charbon

Voici le moyen que M. Regel, directeur du Jardin botanique de Zurich, emploie avec succès pour obtenir de rapides boutures: Dans une dissolution aqueuse étendue de gomme arabique, il

met du charbon en poudre de manière à former une pâte suffisamment épaisse, plonge ensuite dans cette pâte l'extrémité inférieure des boutures, puis laisse sécher un peu la couche adhérente; il plante alors la bouture dans une terre légère, ou dans du sable fin mélangé d'un peu de sable.

Excellent préservatif du bois vif

Lorsqu'on supprime à un arbre une branche vive ayant atteint une grosseur de plusieurs pouces, il est très-important, surtout si c'est un arbre à fruit, de préserver la section coupée du contact direct avec l'air; dépourvu d'une enveloppe protectrice, le bois est sujet aux inconvénients suivants: l'exposition du soleil et les alternatives d'humidité et de sécheresse le font fendiller en peu de temps et en préparent la décomposition; une foule d'insectes, attirés par la sève qui humecte la récente blessure, et trouvant en cet endroit un bois plus tendre à attaquer, viennent s'y fixer et en hâtent la putréfaction. En outre, la sève descendante, rencontrant une issue, s'accumule tout autour de la branche coupée, et finit par former un bourrelet circulaire peu agréable à l'œil. La cire à greffer des jardiniers paraît très-bien à ces inconvénients; mais outre qu'on ne l'a pas toujours sous la main, il faut encore, pour en faire usage, se donner l'embarras de la faire fondre et savoir l'appliquer convenablement.

Voici un autre moyen préservatif beaucoup plus facile à mettre en pratique, et donnant d'excellents résultats. Il consiste tout simplement dans l'emploi de cendre commune de bois, qu'on humecte d'eau, de manière à en faire une bouillie épaisse. On en frotte avec une brosse ou un tampon d'herbe la partie encore fraîche coupée où a été enlevée la branche. Cette cendre pénètre si bien entre tous les interstices des fibres ligneuses, que la pluie même, en glissant sur le bois qui en est frotté, n'en enlève que la partie superficielle et en laisse toujours une couche suffisante. Ce simple enduit protecteur empêche le bois de se fendiller, et sa nature alcaline éloigne les mille insectes qui, sans cette précaution, seraient venus attaquer l'arbre en cet endroit.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XLVIII

Encore la panthère de Java.

(Suite.)

Leur chef, un grand et beau jeune homme, qui montait un superbe cheval gris, s'arrêta en apercevant la jeune fille courant au milieu de la tempête, sans s'inquiéter de la pluie et sans chapeau.

— Mademoiselle Kéradeuc! s'écria-t-il; enfin nous vous retrouvons; mais quoi! ajouta-t-il aussitôt en voyant ses cheveux en désordre et sa figure bouleversée;—qu'avez-vous? au nom du ciel! que vous est-il arrivé?

Et, détachant à la hâte son manteau, il le lui jeta respectueusement sur les épaules.

Sans penser à elle, Emma joignit les mains:

— Capitaine Dauville, cria-t-elle, car ce n'était autre que le jeune officier dont nous avons fait la connaissance dans un des premiers chapitres de notre histoire,—capitaine Dauville hâtez-vous, hâtez-vous. M. France, Charlot! Ils vont être assassinés dans cette horrible maison!

— Le *Nid-de-l'hirondelle!* cria l'un des gendarmes. C'est le pire endroit qu'il y ait à cent lieues à la ronde.

— En avant! mes amis, cria le capitaine. Nous en aurons bien tôt raison. Martin, dit-il à un des gendarmes, prenez Mademoiselle Emma Kéradeuc derrière vous. N'ayez pas peur, mademoiselle, nous allons tomber sur les misérables comme une avalanche.

Pendant ce temps, la bataille devenait de plus en plus acharnée dans l'auberge.

Brandissant un banc au-dessus de sa tête, avec la force d'un géant, Jacques Bernier l'avait abattu sur Charlot, heureusement

qu'il avait manqué, mais il lui avait fait sauter son coutelas des mains.

Il s'apprêtait à recommencer, lorsque Georges France se jeta sur le bandit, et le saisit à la gorge. Tous deux tombèrent et roulèrent en luttant avec la rage du désespoir.

Les deux misérables qui restaient se précipitèrent, de leur côté, sur Charlot, qui, bondissant par-dessus une table, s'en servit comme d'un rempart, et, s'armant d'un escabeau à trois pieds, les défia d'approcher.

L'un des bandits eut alors l'idée de chercher la lampe, la ralluma : mais en voulant la poser sur la table, il se heurta contre une chaise brisée, et renversa la bouteille d'eau-de-vie qui, jusqu'alors, par une espèce de miracle, était restée intacte.

— De la lumière ! criaient Jacques Bernier aux prises avec Georges, de la lumière, vite ! nous sommes quatre contre deux ; c'est l'obscurité qui les protège !

De la lumière, il y en eut, car les flammes de la lampe mirent le feu à l'eau-de-vie, et en une seconde, toute la surface de la table fut embrasée ; une lueur vive et rouge illumina toute la pièce.

Près de la fenêtre, Jacques Bernier, par un suprême effort, avait réussi à mettre sous lui Georges France, et il cherchait son couteau que, dans la lutte il avait laissé tomber quelque part.

Tous deux avaient leurs vêtements en lambeaux. Georges avait son gilet et sa chemise déchirés, et sa poitrine était à nu.

Jacques Bernier avait trouvé son couteau, et, les yeux brillants de la fureur du tigre, il le leva pour frapper.

La lumière produite par l'eau-de-vie enflammée, éclaira ce groupe.

Le couteau du bandit s'abaissait déjà, quand, avec un cri d'étonnement, Bernier, s'attachant soudainement des mains de Georges, bondit sur ses pieds.

Sur la poitrine de Georges France, il avait vu, distinctement tracée, une croix de Malte.

— Que je sois pendu, s'écria-t-il, si ce n'est pas là l'enfant qu'il y a vingt ans je laissai dans son berceau !

Le galop des chevaux retentit à quelques pas de la porte.

— Alerte ! mes amis, cria le bandit en s'élançant vers la fenêtre ; voilà les Philistins !

Et, d'un bond, il sauta par la fenêtre, et courut de toutes ses forces dans la direction des marais. Un coup d'œil, toutefois, qu'il jeta derrière lui, le convainquit qu'on s'était mis à sa poursuite.

Le reste de la troupe, mettant pied à terre, entra dans la maison à temps pour aider Georges France et Charlot à arrêter les autres bandits, qui, paralysés par cette arrivée inattendue, ne résistèrent que faiblement. Prenant de préférence par des terrains coupés et accidentés, qui devaient offrir aux chevaux de très-sérieux obstacles, Jacques Bernier n'eut pas de mal à échapper à ceux qui le poursuivaient, et ce fut avec une véritable jouissance qu'il les entendit s'appeler les uns les autres, ou jurer comme des démons, chaque fois que leurs chevaux s'abattaient contre les pierres et dans les fossés qui abondaient de toutes parts.

L'orage continuait avec une violence plus grande que jamais, et ce n'était qu'en apercevant le fugitif, à la lueur des éclairs, que les gendarmes parvenaient à garder leur ligne.

Le bandit se dirigea résolument, mais en faisant une multitude de tours et de détours, vers les bois de Moidrey, qu'il atteignit en moins d'une heure.

Sans chapeau, sans souliers et mouillé jusqu'aux os, mais se sentant comparativement en sûreté, Jacques Bernier se plongea dans les fourrés les plus profonds sans s'inquiéter de la tempête qui faisait autour de lui un vrai carnage des branches et des arbustes.

Chaque fois qu'il se faisait un moment de silence dans les rugissements de la nature, il s'arrêtait et prêtait l'oreille, mais rien n'indiquait que l'on fut encore sur ses traces, et quand enfin, car instinctivement il s'était dirigé de ce côté, il arriva dans l'espace découvert que surmontaient les branches du chêne maudit, il se jeta sur l'herbe, et, d'une main inopinante, essuya l'eau qui ruisselait de ses cheveux, de ses sourcils et de sa barbe.

— Encore revenu à l'ancienne place ! murmura-t-il. Il faut qu'il y ait là dedans un sort ; le vieux que j'ai coffré là ; il y a une vingtaine d'années, à sans doute besoin de compagnie ; car, n'importe où que j'aie, c'est toujours là que je reviens.

Pendant que la lueur des éclairs illuminait le feuillage, et que le tonnerre grondait sur sa tête, le bandit se leva sur ses genoux et, par une espèce de bravade, frappa le tronc de l'arbre avec le manche de son couteau mexicain.

— Ton logement est plus confortable que le mien ! cria-t-il en riant ; si les gendarmes ont perdu ma piste, pour le moment, ils n'attendent que des renforts pour fouiller ce bois d'un bout à l'autre, et j'aurais bien envie de voir si ton habit de bois ne pourrait pas nous couvrir tous deux. Par le diable ! voilà une idée capitale ! Je pourrai rester caché là jusqu'à ce que Delagrave ait vent de l'affaire, et, comme c'est ici que nous devons nous rencontrer demain, il me trouvera exact au rendez-vous. Quelle surprise j'ai éprouvée tout-à-l'heure ! Je ne pouvais en croire mes yeux, quand j'ai aperçu cette croix de Malte. Mais, si je puis sortir de mes difficultés actuelles, je ferai suer de l'or à Delagrave par tous les pores. A présent, debout, attrapons une branche, et nous voilà dedans.

Il recula de plusieurs pas pour prendre son élan, et dit, tout en faisant :

— Il y a longtemps que le vieux, qui est là dedans, n'a reçu de visite, mais mieux vaut tard que jamais ; y eût-il vingt squelettes comme le sien dans le tronc, qu'il faudrait bien qu'ils fassent de la place à un vivant !

Il avait déjà fait quelques pas, lorsqu'il s'arrêta soudainement, et, avec un cri d'horreur, tomba lourdement à terre.

Au moment même où il achevait son exclamation sacrilège, un éclair brilla au sommet de l'arbre et, se déroulant comme un serpent, vint frapper le tronc du chêne, et réduisit en fragments le géant qui avait bravé les ouragans de plusieurs siècles.

Un effroyable fracas de tonnerre suivit, et le bandit tremblant de tous ses membres, resta sans connaissance sur l'herbe.

Quand il revint à lui, l'orage s'était dissipé ; les nuages avaient disparu, et la lune, calme et paisible, glissait dans l'azur du ciel.

Engourdi par le froid, et saturé de pluie, car il était resté plusieurs heures dans la même position, le bandit eut de la peine à se remettre sur ses pieds, et ce ne fut pas sans terreur qu'il regarda autour de lui.

L'œuvre de destruction avait été complète.

La terre était partout couverte de fragments noircis.

Le tronc du chêne maudit avait été déchiré en deux, comme par les mains de quelque puissant géant, et, horreur ! dans ses entrailles noueuses, un squelette brillait d'un effet fantastique, sous les rayons de la lune.

On aurait dit que c'était par l'effet d'une volonté supérieure que la foudre en brûlant et noircissant tout sur son passage, avait respecté ce témoignage des crimes d'un homme.

Il s'écoula plusieurs minutes avant que le bandit, si endurci qu'il fut, pût recouvrer son étonnement et sa terreur, et trouver le courage d'approcher du squelette.

Il y arriva pourtant ; et, faisant un effort sur lui-même, il reprit l'air et le ton de bravade qui lui étaient habituels.

— Comment ! dit-il, tu es sorti pour me souhaiter le bonjour ; il faut avouer, toutefois, que la porte est un peu trop large pour la maison ; après cela, ajouta-t-il, je ne suis pas homme à me laisser effrayer par une poignée d'os blanchis, qu'il me serait facile de réduire en poudre.

Il leva son couteau, et allait frapper le crâne avec le manche, lorsqu'il fut arrêté par un hurlement qui retentit tout près de lui, et qui était si plein de menace, qu'il fit un bond en arrière.

Ce n'était pas la première fois que, durant la nuit, il avait entendu ce rugissement se mêler à celui de la tempête ; il avait même pu distinguer ses accents sauvages, et en même temps plaintifs.

— Que diable est-ce cela ? murmura le bandit, qui sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête, et dont les dents claquaient de frayeur. On dirait que l'enfer a fait irruption, cette nuit, dans les bois de Moidrey. J'ai bien entendu des hurlements comme cela dans les forêts et dans les prairies de l'Amérique du Sud, mais en France !

Le hurlement recommença, et cette fois plus près encore, et plus menaçant.

Le bandit se tourna vers la direction d'où il provenait, et, malgré son intrépidité, il poussa un cri de frayeur.

Il avait aperçu, se glissant de dessous une quantité de brous-

sailles, un animal noir, avec une tête ronde, et des oreilles toujours en mouvement.

Son poil était hérissé, ses énormes mâchoires étaient ouvertes, montrant ses dents blanches et pointues, tandis que ses yeux enflammés étaient fixés sur le bandit.

Le lecteur sans doute a reconnu Saleck, la panthère.

Pendant toute la nuit, l'animal, dont les instincts sauvages avaient été éveillés par le goût du sang, et, que la perte de sa maîtresse avait rendue folle de rage, avait erré dans le bois, sous la pluie et les éclairs.

Lorsque les yeux de l'animal et ceux de l'homme se rencontrèrent, la panthère s'arrêta, se coucha sur le ventre, le museau posé sur ses pattes, et les hanches légèrement élevées.

Le bandit, instruit par les expériences qu'il avait faites autrefois dans les forêts de l'Amérique, comprit qu'elle se disposait à bondir sur lui, et, se jetant vite sur son genoux, il saisit son couteau, et attendit, le cœur ému.

Ce ne fut pas long.

Les anches de l'animal s'élevèrent de plus en plus, à mesure qu'il baissait davantage la tête, et puis il s'élança avec une force et une égalité incroyables.

Bernier fut renversé par le choc; mais, au moment où la panthère posa sa patte sur lui, il la saisit d'une main au gosier et de l'autre lui enfonça son couteau, jusqu'au manche, dans l'épaule.

L'animal se sentit blessé; mais la douleur parut ne faire que redoubler sa ferocité, et il déchira horriblement le bras qui s'étendait devant lui comme une faible barrière.

Le combat durait déjà depuis quelques minutes, et le bandit sentant ses forces l'abandonner. Affaibli par la perte de son sang, étourdi par la respiration chaude et fétide de la panthère, et se tordant sous les blessures qu'elle lui faisait avec ses dents et ses griffes, il se regardait comme perdu, quand un bruit de voix frappa ses oreilles.

Il ne vit plus d'autre danger que celui qui pesait en ce moment sur lui.

— Au secours! au secours! cria-t-il de toutes ses forces. Je meurs! au secours! sauvez-moi de cette bête maudite!

La voix lui manqua; la panthère l'avait saisi à la gorge.

Il y eut un bruit confus de voix, un bruissement à travers les branches, et puis plusieurs coups de fusil partirent à la fois.

Lorsque la fumée se fut dissipée, on vit Saleck, la panthère, étendue morte sur le corps ensanglanté de Jacques le bandit.

XLVIII

Le paquet de lettres

Nous lui serons pour un temps Jacques Bernier, blessé et sans connaissance, aux mains des villageois, pour donner un coup d'œil aux faits et gestes de plusieurs autres personnages, dont la destinée se mêle plus ou moins à celle de la jeune fille, qui est l'héroïne de cette histoire.

Le meurtre de l'homme d'affaires, — Mouton, — était le sujet de toutes les conversations, non seulement dans le voisinage, mais dans les départements voisins.

C'était vainement qu'on cherchait à découvrir les motifs d'un tel crime.

Aucun vol n'avait été commis.

On avait trouvé sur la table la superbe montre de l'avocat, ainsi que plusieurs autres objets de prix auxquels on n'avait pas touché.

(A continuer.)

SOUSSIONS DEMANDÉES.

DES SOUSSIONS seront reçues jusqu'au 15 MARS pour la CONSTRUCTION D'UN HOSPICE pour les Sœurs de la Charité à Ste. Anne de la Pocatière. Les plans et devis peuvent être examinés au Presbytère de la paroisse.

On ne s'engage pas à accepter aucune des soumissions qui seront faites.

Les soumissions devront spécifier séparément le coût de la maçonnerie en briques, des travaux en bois, et du crépis.

S'adresser à M. le Curé du lieu.

23 février 1871.

À VENDRE
4000 A 5000 POMMIERS
(De 5 à 7 pieds de hauteur.)

Le Soussigné, agent pour un pépiniériste du Haut-Canada, L recevra des demandes pour les pommiers des espèces les plus recommandables d'ici au 1er d'avril, livrable à St. Roch des Aulnais, au Dépôt du Grand-Tronc, du 15 au 20 de mai. Prix : 1s. 3d. Payable à la livraison.

Il a de plus en pépinière environ 300 pommiers nains (venant de Rochester, N.-Y.) qui sont de beaux petits arbres qui prennent peu de place et se chargent de fruits dès la 1re ou la 2de année de leur greffe. Prix : 1s. 6d.

C'est une bonne occasion pour les cultivateurs surtout, de se procurer des arbres (greffés) à aussi bon marché.

Ceux qui désireraient avoir des pruniers, poiriers, cerisiers, etc., des arbres d'ornement, arbustes, etc., pourront aussi s'adresser (d'ici au 1er d'avril) à

AUGUSTE DUPUIS,
St. Roch, Village des Aulnais.

Chemin de Fer du Grand Tronc

STATIONS	Tr. de Progrès		Tr. de Fer	
	Aller	Retour	Aller	Retour
Pointe-Lévi	8:00	4:00	9:30	5:30
Hallow	8:05	4:05	9:35	5:35
Chaudière	8:10	4:10	9:40	5:40
St. Jean Chrysostome	8:15	4:15	9:45	5:45
St. Henri	8:20	4:20	9:50	5:50
St. Charles	8:25	4:25	9:55	5:55
St. Jean	8:30	4:30	10:00	6:00
St. Michel	8:35	4:35	10:05	6:05
St. Valter	8:40	4:40	10:10	6:10
St. François	8:45	4:45	10:15	6:15
St. Pierre	8:50	4:50	10:20	6:20
St. Thomas	8:55	4:55	10:25	6:25
Cap St. Jacques	9:00	5:00	10:30	6:30
LaVase à Giffes	9:05	5:05	10:35	6:35
LaVase	9:10	5:10	10:40	6:40
St. Saumur	9:15	5:15	10:45	6:45
St. Jean Fort-Joli	9:20	5:20	10:50	6:50
St. Roch	9:25	5:25	10:55	6:55
St. Anne	9:30	5:30	11:00	7:00
St. Denis	9:35	5:35	11:05	7:05
St. Paul	9:40	5:40	11:10	7:10
St. Pierre	9:45	5:45	11:15	7:15
St. Michel	9:50	5:50	11:20	7:20
St. Jean	9:55	5:55	11:25	7:25
St. Charles	10:00	6:00	11:30	7:30
St. Henri	10:05	6:05	11:35	7:35
St. Jean Chrysostome	10:10	6:10	11:40	7:40
Chaudière	10:15	6:15	11:45	7:45
Hallow	10:20	6:20	11:50	7:50
Pointe-Lévi	10:25	6:25	11:55	7:55

AVOINE DE NORVÈGE à vendre à Ste. Anne de la Pocatière, à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes; à St. Jean Port-Joli, chez M. Octave Dubé, cultivateur. Ceux qui désirent se procurer de cette avoine pour semence, devront profiter du bon marché. Elle se vend 3s. 9d. par minot de 34 livres. Au printemps prochain, elle se vendra le double du prix actuel.

R. MORGAN, MARCHAND DE MUSIQUE, Etc., à Québec, rue St. Jean,

Vient de recevoir et offre en vente les Morceaux de Musique intitulés :

La toilette de Constance, par Mlle. M. Lindsay. — Quand je te vois, — Ode du Premier jour de Mai. — Rosette, — Conseil d'aimer, — Le Plaisir d'aimer, par J. P. Weckerlin.

J'AIME!! JE SUIS AIMÉ!!!

Romance par Alexandre Richardt, auteur de la jolie romance "O belle étoile! O chère amie!!"

— Aussi — Venant d'être reçu un grand et splendide assortiment de Cordes à Violon.

APPRENTIS TYPOGRAPHES DEMANDÉS

DEUX jeunes gens désirant apprendre la typographie trouveraient immédiatement de l'emploi à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes, en s'adressant à l'Éditeur-Propriétaire.